

le père d'une créature aussi ravissante que votre Nana !" Il a ajouté : " Prenez votre temps avant de la sacrifier ; elle n'aura pas besoin de dot pour trouver un bon mari." Il a encore dit ceci : Moi, je lui en dénicherai un quand vous voudrez." Ce n'est pas tout : " Amenez-la donc de temps en temps, le dimanche ; nous déjeunerons tous les trois, en famille." Hein ! c'est-y d'amour ou c'est-y pas d'amour !

Anna haussa les épaules. Ce manque absolu de sens moral la révoltait. Il fallait pourtant discuter, en finir une fois pour toutes avec ces prétentions ineptes.

— Je t'ai laissé dire, papa, fit-elle ; à mon tour maintenant, et surtout ne va pas t'emballer.

— M'emballer ! moi ! avec ça que je m'emballer si souvent. Et puis, tu sais bien que je n'ai pas de rancune. Si je me fâche, le soir, le lendemain c'est fini, et jamais je ne boude... surtout contre une bouteille de vin de la cave du patron. Vas-y Nana.

Par prudence, elle repoussa sa chaise en arrière. Elle prévoyait que ça allait chauffer. Certains symptômes avertisseurs des colères paternelles se montraient sur le visage de Charvet, particulièrement aux yeux, dont le blanc se striait de rouge.

— Tout ce que tu viens de me conter, dit-elle, papa, ne me prouve qu'une chose, c'est que ton patron voudrait bien encore me manquer de respect et que tu ne t'en aperçois pas, toi.

L'ivrogne sursauta, et frappant du poing sur la table :

— Moi ! moi ! répète un peu, pour voir ? si tu l'oses !

Et il levait un bras menaçant :

— Je ne t'accuse de rien, reprit-elle froidement, bien décidée à recevoir la gifle, s'il le fallait. Seulement, tu t'es abusé sur les intentions réelles de M. Bonacieux.

Et par prudence, dans l'espoir d'éviter un argument par trop frappant.

— Les gens honnêtes sont tous comme ça ; ils ne voient pas le mal ; ils s'imaginent que tout le monde est comme eux. Le père Bonacieux aime bien trop l'argent pour épouser une pauvre ouvrière comme moi.

— En voilà des idées ! s'écria Charvet et l'ivrogne posa sa pipe sur le bord de la table, se moucha bruyamment et reprit l'air d'importance qu'il avait eu au début de l'entretien.

— Moi, dit-il, je vais te parler en homme qui ne raisonne pas avec ses préjugés et son imagination, en homme d'âge, qui la connaît dans les coins. Admettons que le patron ait des intentions sur toi, qu'est-ce que cela prouve ? qu'il est amoureux, et c'est le point essentiel....

Anna le laissait dire, malgré le flot d'interruptions indignées qui lui montait aux lèvres et qu'elle avait peine à refouler dans son cœur meurtri par tant de bêtise. Lui, continuait, imperturbable, ignoble d'égoïsme.

— Pour sûr qu'il te gobe, le patron ! A toi de le faire marcher droit. Tu as tout ce qu'il faut pour ensorceler un homme dans la force de l'âge. Laisse-le venir, le père Bonacieux, laisse-le arriver comme le papillon à la chandelle. Qu'il se brûle un brin à tes feux et il t'appartient ; tu en feras tout ce que tu voudras ; foi de Charvet, tu le mèneras par le bout du nez à la mairie, puis à l'église, si ça te plaît.

— Mais, papa, s'écria Anna à bout de patience, pour jouer une pareille comédie, il faudrait au moins que le père Bonacieux ne me soit pas aussi antipathique. Veux-tu que je te dise l'effet qu'il me produit ?

— Dis voir un peu, fit l'ivrogne, dont les yeux s'étaient injectés de sang.

— Il me fait l'effet d'un vieux crapaud. J'aimerais mieux aller me jeter à l'eau que d'épouser cet affreux parvenu, ce vilain personnage qui a fait mourir de chagrin sa première femme....

— Qui t'a conté ça ?

— Toi-même, l'année dernière.

— C'est possible, après tout ; mais j'avais été mal renseigné. Aujourd'hui, on ne peut plus ramasser un peu d'aisance sans exciter la jalousie de Pierre et de Paul. La première femme du patron n'est pas morte de chagrin, mais d'une chute qu'elle avait faite dans son escalier. Voilà comment on écrit l'histoire ; ah ! s'il fallait écouter tout le monde" on ne verrait plus que de la fripouille autour de soi ; on en arriverait à faire passer saint François de Paule pour un voleur d'enfants et le Christ pour Barrabas, ou un verre de fine champagne pour un verre de trois-six !

Il parlait de plus fort en plus fort, avec des gestes tremblants et saccadés, comme en ont les alcooliques dès que la passion les anime.

— Enfin, papa, conclut Anna, tu auras beau dire, je ne ferai rien pour conduire le père Bonacieux à la mairie. Il aurait cent millions de fortune que sa vilaine peau ne saurait me tenter.

— Il te faut des beaux garçons, jeunes et rigolos, pas vrai ! des sans-le-sou qui te lâcheront, pendant que ton vieux père, à qui le patron aurait pu faire des rentes, s'en ira à l'hôpital.

Sentant que l'orage allait crever sur sa tête, Anna s'était réfugiée au bout de la pièce. Soudain l'horrible père, pris d'un accès de fureur

alcoolique, s'empare du premier objet qui lui tombe sous la main, et le jette à la tête de sa fille. Mais Anna s'est baissée à temps. Elle s'élança dans sa chambre et s'y enferme à clef.

Honteux de l'acte dont il vient de se rendre coupable, Charvet demeure un instant silencieux, anéanti. Puis songeant tout à coup à la poule au bouchon qui se joue sans lui, dans son café, il oublie tout le reste, met sa pipe dans son étui, attrape à la patère son chapeau et sort précipitamment sans avoir adressé un mot d'excuse et de regret à sa victime.

Cinq minutes après le bel Arthur frappait de nouveau à la porte. Comment, après une pareille scène, n'aurait-elle pas cherché des consolations dans le fruit défendu auprès de lui !

Arthur se trouvait en possession de quelques économies ; il les dépensait, le soir en compagnie d'Anna qu'il emmenait au théâtre, au café-concert, au bal, et qui s'arrangeait toujours pour être rentrée à la maison avant son père. La malheureuse s'habitua peu à peu au plaisir, vivant au jour le jour, confiante en Arthur, qui lui avait promis de la présenter à sa mère et de forcer, s'il le fallait, le consentement de la bonne femme.

— La jeune fille qu'on me destine, prétendait-il, ne tardera pas à en épouser un autre, ce qui retirera tout espoir à ma famille. Un peu de patience et nous serons mariés.

Il mentait effrontément pour prolonger une situation dont il ne voyait pas la fin. Anna le croyait. Camille son amie, se permettait-elle d'émettre un doute sur la bonne foi du beau tapissier, elle s'écriait :

— Si tu le voyais, si tu l'entendais, tu serais convaincue. Il m'aime, c'est certain, et c'est tout ce qu'il faut. Le reste viendra après.

Camille n'osait plus rien dire ; mais elle n'avait pas confiance. Et puis, ce qu'elle ne comprenait pas, c'était qu'Anna aimât un homme d'aussi peu d'importance.

La belle Alsacienne, dont le cerveau avait été quelque peu dérangé par des lectures malsaines, s'imaginait qu'à Paris une belle fille doit toujours trouver à faire la conquête d'un riche. Anna, plus raisonnable malgré sa folie d'amour, lui démontrait en vain que ces choses-là n'arrivent jamais que dans les romans d'aventures.

— D'abord, disait-elle avec justesse, chacun doit rester à sa place. Nous vois-tu, l'une ou l'autre, entrant dans une famille de riches. Pour commencer, il nous faudrait apprendre la manière de se tenir, de s'habiller, de causer dans ce qu'on appelle le grand monde....

— Oh ! moi, interrompit Camille, cela ne m'embarrasserait pas du tout !

Elle se croyait d'essence supérieure.

— Nous verrions ça ! fit Anna en souriant avec malice. Moi, je ne demande qu'une chose au bon Dieu, et ce n'est pas la fortune.

— Qu'est-ce donc ?

— Qu'il me conserve mon Arthur. Lui et moi, moi et lui, nous ne manquerons jamais de rien, car ce n'est pas l'ouvrage qui nous fait peur.

— Et si vous avez beaucoup d'enfants ? Avec quoi les élèverez-vous ?

— Nos enfants feront comme nous ; ils travailleront de bonne heure ; dès qu'ils auront la force, ils s'arrangeront pour coûter le moins possible à leurs parents et même pour les aider en cas de besoin. Et ils n'en seront pas plus malheureux !

— Oh ! moi, fit Camille, j'ai horreur de la misère !

Quelques jours après cette conversation entre les deux amies, Arthur fit souper sa belle dans un restaurant de Billancourt où ils étaient allés passer la soirée.

Anna n'était pas gaie, ce jour-là. Un sentiment d'angoisse arrêtait le rire sur ses lèvres. Plusieurs fois déjà, Arthur lui avait dit assez brusquement, avec le sans-façon des égoïstes dont la vie se passe à la recherche du plaisir :

— Qu'est-ce que tu as ce soir ? tu n'as pas rigolo du tout, ma fille.

Elle répondit, nerveuse, irritée :

— On n'est pas toujours bien disposée.

Arthur sonna et demanda la note du souper. Comme il payait, Anna s'avisait pour la première fois de calculer combien il avait déjà dépensé inutilement avec elle. Le garçon sorti, elle déclara à Arthur qu'elle ne voulait plus le voir jeter ainsi son argent par les fenêtres, qu'il fallait le conserver pour le ménage.

— Oh ! fit-il, nous sommes au grand sérieux, ce soir. T'es bête, Nana, si je dépense ma bonne galette, c'est que j'ai su l'amasser. Quand y en aura plus, eh bien ! on s'brossera le ventre, on restera chez soi et on recommencera à mettre de côté pour le printemps suivant. Moi, ça m'est égal de turbiner à l'ouvrage quatorze heures par jour, pendant la mauvaise saison. Alors, j'amasse comme un vieux grigou. Jamais au café, je prends mes repas dans les bouillons populaires : la soupe et le bœuf, ça me suffit ; mais dès que le printemps opère sa rentrée, je sors ma braise et l'enfant prodigue n'est pas plus dépensier que Bibi. Tu connais Bibi ? c'est moi !

Sa façon de dire ces vilaines choses, la conviction avec laquelle il les disait, tout en lui faisait sentir à Anna combien il était léger, superficiel.